

Jean-Louis Rambour
Le cochér poète

JEAN-LOUIS RAMBOUR

À L'OMBRE DU PÈRE HUGO

On a récemment évoqué le Rambour déchiré de *Tombeau de Christopher Falzone*, traquant dans l'histoire de ce pianiste américain qui se suicida ce qui pouvait lui parler. Ce Rambour-ci est le facétieux, le pince-sans-rire, celui dont les yeux rieurs se cachent derrière les lunettes. Il fait œuvre de rédemption en exhumant d'un oubli absolu – « *De l'œuvre du cochér Moore, on ne connaissait qu'un seul vers jusqu'au 12 septembre 2017, date à laquelle a été vendu à l'hôtel Drouot un exemplaire des Fleurs du mal de Baudelaire. Dans ce livre, sur plusieurs dizaines de feuilles insérées, étaient écrits à la main des sonnets, tous signés des initiales A.M.* » – vingt-quatre sonnets d'Alfred Moore (les trois quarts de son œuvre écrite, nous précise l'auteur). Ils sont entrecoupés des éléments biographiques nécessaires à comprendre ce que fut son existence misérable qu'une chose pourtant illumina: sa rencontre avec l'immense Hugo qu'il révérait.

Trente-deux sonnets c'est peu pour une vie. Quatre cent quarante-huit alexandrins, lui qui en connaissait par cœur quinze cents de *La légende des siècles!*... Mais l'homme était modeste et miséreuse sa vie. L'auteur la prend sur les barricades de la rue Sedaine, pendant la Commune. Le 22 mai 71, où il apprend la mort de Charles, le fils tant aimé de Hugo. Il la suit un quart de siècle, jusqu'au 30 mars 95 où disparaît Moore, jeté du haut de la falaise au bain guyanais de Saint-Jean-du-Maroni.

Entre-deux, il aura vu sa femme et sa fille fuir le taudis de la rue du Chemin-Vert, la Compagnie Générale des Omnibus le licencier pour cause d'absinthe réitérée et de réquisition des chevaux... et la perte de cent un sonnets – Rambour, qui a tout lu, fait ici un pied de nez à Boris Vian qui publia *Cent sonnets* (dans lequel il

n'en écrivit que... six!). Refaisons les comptes: Moore, ce sera donc cent trente-trois sonnets, mille huit cent soixante-deux alexandrins. 1862: l'année de publication des *Misérables!* Ce ne peut être une coïncidence...

« *En t'écoutant je retrouvais mes forces et je ne sentais plus ma fatigue ni aucune de mes infirmités. Malheureusement tout a une fin et le bonheur ne s'arrête jamais longtemps sur le même cœur. C'est pourquoi j'ai déjà repris mon train-train de misère et de lassitude.* » Ce qu'eût pu écrire, le 27 février 74, le cochér à Hugo que, la veille, il a pris dans sa calèche, au bras de Juliette Drouet (l'auteure de ces lignes). Un jour il poussera l'audace jusqu'à lui confier quelques-uns de ses vers et le grand homme lui donnera du « poète superbe »!

Comment s'y prend-il pour finir au bain? Peu importe, l'auteur est, on le voit, retors et fort connaisseur de la littérature. Il mène son récit sur le ton d'un cours du Pr Rollin, avec une fausse désinvolture: « *Y croit-on à cette histoire? Peut-être pas.* » se paie-t-il le culot d'écrire page 197, quand il sent bien que le moment est venu de tirer le fil vers sa fin. Rambour écrit en raconteur, à la Alain Decaux, avec la voix de Claude Piéplu. Le romancier tient son auditoire, il le mène à sa guise, avec ce petit sourire amusé mais, sans cesse, dans le même temps, cette conviction dans la voix qui fait au lecteur se poser la question quand même: lard ou cochon? Je sais ce que Rambour dirait: « Il n'y a pas de gras dans la poésie de Moore »...

L'exilé bayesain ne m'en voudra pas de lui tresser ce quatrain qu'à un nom près on adressa à Hugo:

Où, ô Rambour, juchera-t-on ton nom?

Justice enfin que faite ne t'a-t-on?

*Quand à ce corps qu'académique on nomme
Grimperas-tu de roc en roc, rare homme?*

Soyons précis: Alfred Moore est mort le 30 mars 1895. C'était un samedi.

Ce jour-là naissait Jean Giono. J'oubliais: un seul auteur aurait pu contresigner le livre de Rambour: Raymond Queneau.

Roger Wallet ♦

Le cochér poète, Jean-Louis Rambour, auto-éd., 2018. 250 p.

